

Comptes rendus bibliographiques

Ouvrage collectif, 1991. *Mésolithique et Néolithisation en France et dans les régions limitrophes. Actes du 113ème Congrès des Sociétés Savantes, Strasbourg, 1988*. Editions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, Paris, 452 p.

Le colloque de Strasbourg de 1988 s'était donné le programme ambitieux de tenter une synthèse des rapports entre le Mésolithique et la néolithisation en France. Un tour de table de l'état de la question à l'échelon régional permit à certains auteurs d'explorer quelques grands axes de recherches, qui débordent évidemment l'étude de phénomènes locaux. Il ressort des 29 contributions que la néolithisation est un ensemble de phénomènes complexes et que le terme ne revêt pas exactement la même valeur pour tous, tradition pour les uns, désir de justifier leurs hypothèses pour les autres. Deux grandes tendances se dessinent. D'aucuns considèrent la néolithisation comme une transformation exclusivement tributaire d'une arrivée de populations qui apportent un art de vivre totalement nouveau, symbolisé par la céramique et la culture de céréales pour l'essentiel. Cependant, la plupart des auteurs ont une vision très différente du phénomène, qui consisterait en un passage vers une économie de production, sans préjuger des origines culturelles, chronologiques ou géographiques du mouvement.

L'ouvrage propose un «Tour de France» de la néolithisation, via une petite étape en Italie et quelques articles sur la Suisse occidentale, le Luxembourg ou les moyenne et basse Belgique. Toutes les régions françaises ne font pas l'objet de contributions de la même importance, du fait de la non participation de certains, et surtout de la diversité et de l'inégalité des données archéologiques disponibles. Le nord de la France est relativement peu documenté quant aux relations entre les derniers chasseurs-cueilleurs et les premiers agriculteurs (voir les articles de Fagnart ou de Ducrocq), tandis que le Midi a déjà livré des sites de qualité suffisante pour tenter une approche constructive de la problématique de la néolithisation (voir Ver-

net ou Arnal *et al.* par exemple). On regrette que l'ouvrage ne propose pas de synthèse, et se limite à la publication des apports individuels selon un classement géographique conventionnel.

Si on pose le problème de la néolithisation en termes de relations entre le Mésolithique et le Néolithique, ces dernières apparaissent diversifiées, selon les régions, mais surtout selon les bases d'une réflexion, tantôt orientée sur les études techno-typologiques ou chrono-stratigraphiques, tantôt fondée sur les analyses paléontologiques (paléontologie humaine ou animale) ou environnementales. Très rapidement, on se rend compte que les contacts entre Mésolithiques et Néolithiques sont attestés dans certaines régions, mais précèdent souvent la néolithisation définitive. Il y aurait donc deux néolithisations. Ainsi, à partir de certains sites stratifiés de la vallée de la Nesque (Vaucluse), Paccard montre qu'il existerait deux phases de néolithisation, l'un autochtone, l'autre exogène, sans préjuger des relations possibles entre ces deux mouvements. Le même phénomène est décrit par Joussaume *et al.* entre «Loire et Marais Poitevin», où les Mésolithiques ont très probablement entamé la transformation de leur environnement avant leurs premiers contacts avec les Néolithiques. Une néolithisation, plus précoce que celle qui est due à l'arrivée des premiers colons néolithiques, s'observe également dans les reliefs montagneux de la façade méditerranéenne (Arnal *et al.*)

Denise Philibert souligne l'importance de définir les termes de Néolithique et de néolithisation. Pour cet auteur, Mésolithique et Néolithique sont synonymes, la néolithisation peut remonter aux débuts du Mésolithique et n'est pas tributaire du Néolithique dans l'acceptation classique du terme. Il n'est plus question de relations entre deux entités économiques différentes, mais plutôt d'évaluations des capacités d'évolution et de progrès dont étaient capables les Mésolithiques. Rozoy appuie cette thèse en soulignant l'absence totale au nord de la Loire de phases de transition

du Mésolithique vers le Néolithique, mais il développe les éléments qui illustrent les capacités intellectuelles des populations de l'Épipaléolithique : durant le Mésolithique, régnerait un état d'esprit permettant, le cas échéant, de voir apparaître le Néolithique, c'est-à-dire la sédentarité et la culture de céréales, alliées à la céramique et la domestication d'une partie de la faune. On peut se demander cependant quel est l'intérêt de réunir dans une seule période le Mésolithique et le Néolithique ancien (Philibert), même s'il est évident que «les néolithisations» traversent ces deux périodes.

Une dernière manière d'envisager la néolithisation consiste à approcher le comportement des populations humaines face aux ressources naturelles, afin de tester les filiations possibles entre le Mésolithique et le Néolithique. Mais dans les cas de comportements semblables, est-ce un élément à verser au dossier de la thèse de l'acculturation ou bien y a-t-il convergence ? Dans le cas contraire, là où il y a des réponses différentes pour l'exploitation des mêmes ressources naturelles, cela implique-t-il automatiquement une cassure entre deux mondes chronologiquement différents ? Par exemple dans le midi de la France, la gestion des ressources forestières ne semble pas très différente

entre le Mésolithique final et le Cardial, à l'opposé du Néolithique moyen qui développe d'autres stratégies. Sur cette base, Vernet propose de placer la vraie révolution néolithique après le Néolithique ancien. A notre avis, c'est tout autant un argument en faveur des thèses de Philibert qui définit le Néolithique moyen comme le début du Néolithique, le reste étant la néolithisation. Le Gall constate également une continuité dans les pratiques de la pêche en eau douce, même si ces dernières ne jouent qu'un rôle secondaire durant le Néolithique ancien. Dans le Massif Central, la continuité est plus indirecte, dans le sens où un même opportunisme face aux conditions naturelles s'observe au Mésolithique et au Néolithique, mais avec des réponses différentes (Daugas *et al.*). Les résultats des études écologiques sont donc ambigus et il ne faudrait pas les séparer des contextes archéologiques.

Au total, cet ouvrage donne l'agréable sensation que les préhistoriens se dégagent enfin des considérations strictement typologiques, pour aborder la préhistoire des comportements. Il reste à se mettre d'accord sur la valeur des mots et des périodes. Mais la disparité des jugements et des termes fait toute la valeur de ce volume.

Nicolas CAUWE

P. BINANT, 1991. *Les sépultures du Paléolithique*. Paris, Errance, coll. «Archéologie aujourd'hui», 108 p.

P. BINANT, 1991. *La préhistoire de la mort. Les premières sépultures en Europe*. Paris, Errance, 168 p., fig. et tabl.

Les deux ouvrages de Pascale Binant, consacrés au problème de la mort au Paléolithique, présentent, sur la base d'une analyse documentaire soignée, une synthèse qui veut mettre en exergue les réalités funéraires de cette époque. La première étude, *Les sépultures du Paléolithique*, comporte une série de fiches qui donnent rapidement accès à l'essentiel de la documentation que l'on possède pour chacune des sépultures — certaines ou incertaines — du Paléolithique moyen et supérieur en Europe. Chaque fiche comprend tout d'abord la localisation et des indications concernant les fouilles (nature du site et historique). Une rubri-

que «archéologie générale» présente ensuite la stratigraphie complète, ainsi que des indications de détails sur la couche au sein de laquelle gisait le squelette. Puis on trouve l'analyse de la — ou des — sépulture(s), détaillée par des sous-rubriques touchant l'attribution culturelle, la présence ou non d'une éventuelle structure, l'identification, l'état et la disposition du squelette, la parure, le mobilier, les restes fauniques, le colorant et les traces de feu. Enfin, une bibliographie utile, mais non exhaustive, vient compléter chacune des fiches.

Le matériel ainsi réuni, et qui va servir de base à la seconde étude *Préhistoire de la mort*, est déjà considérable. Il comprend, pour le Paléolithique moyen, 19 sépultures assurées (y compris La Quina I et Spy I et II), et six sites qui ont livré des vestiges humains — parfois nombreux (Arcy, Krapina...) — mais sans qu'il soit possible d'affirmer l'existence d'une inhumation intentionnelle. Le Paléolithique supérieur, quant à lui, a livré 52 sépultures, dont huit comprenaient plus d'un

squelette, et 19 sites — qui ont, du reste, parfois livré les vestiges de plusieurs individus (Lachaud, Pataud) — pour lesquels le problème de l'inhumation intentionnelle reste posé, même si dans certains cas elle semble plus que probable (Bouil-Bleu, mieux connu sous le nom de La Roche-Courbon, Mittlere Klause, Romito).

La seconde étude propose une synthèse des différentes catégories d'informations disponibles et se termine par une bibliographie générale. On s'étonnera, à cet égard, de l'absence, dans les deux volumes, d'une référence pourtant fondamentale sur le sujet : Fabienne May, *Les sépultures préhistoriques. Etude critique* (1986). Le travail de synthèse débute très logiquement par un chapitre méthodologique. L'auteur constate que les sépultures ont toujours été découvertes par hasard. Rien ne laisse, en effet, soupçonner la présence d'une ou de plusieurs inhumations, et c'est à l'occasion de la fouille méthodique d'une grotte (Le Regourdou, Barma Grande, Baouso da Torre...), d'un abri (La Ferrassie, Le Moustier, Cap-Blanc...) ou d'un site de plein air (Kostenki, Brno, Dolni Vestonice) que l'existence d'un site sépulcral est mis en évidence. Et la bipartition très nette qui isole l'Europe centrale et orientale, où les sépultures se trouvent en plein air, de l'Europe occidentale, où les sépultures se trouvent en grottes et en abris, est à cet égard moins le reflet du choix des préhistoriques que de celui des préhistoriens. Comme le signale l'auteur, *la fouille ne s'effectue qu'à l'occasion d'opportunités décidées par la mise au jour accidentelle d'un gisement ou lors de travaux de grande envergure. De nombreuses sépultures peuvent ainsi échapper à notre sagacité* (p. 30). D'autre part, les actions physiques et chimiques dues aux variations climatiques ont bouleversé bien des gisements : érosions, solifluxions, cryoturbations, micro- ou macro-remaniements défigurent les paléosurfaces quand ils ne les détruisent pas. L'action des animaux est également significative, et l'auteur rappelle que, lors d'un récent réexamen, des ossements de Krapina en Yougoslavie se sont avérés être les restes d'une inhumation secondaire bouleversée par des hyènes, et non pas le résultat d'une pratique anthropologique comme on l'a cru. Enfin, l'homme lui-même a pu altérer la connaissance que nous pouvons avoir des sépultures préhistoriques, en détruisant partiellement ou entièrement des inhumations. L'exemple de Kiik Koba en Crimée est, à cet égard, des plus instructifs : des hommes ont creusé une première fosse afin d'y placer un

défunt, ensuite d'autres hommes ont aménagé une seconde fosse qui a partiellement détruit la première en emportant, malheureusement, toute la partie supérieure du squelette. Ces différents facteurs doivent donc être considérés attentivement, puisqu'ils altèrent, chacun à leur manière, le document funéraire et tronquent la connaissance que nous pouvons espérer nous faire de l'attitude des préhistoriques face à la mort.

Les documents sont peu nombreux et forcément lacunaires, il s'agit dès lors de savoir de quelle manière les interpréter. L'auteur pose clairement la question : *c'est un problème auquel nous allons être confrontés tout au long de cette étude : comment déterminer l'intentionnalité des phénomènes observés et, plus délicat encore, comment les interpréter ?* (p. 33). Cette question appelle une remarque : l'auteur souhaite aborder le problème de la mort pour le Paléolithique européen, et ne s'attache finalement qu'à l'analyse du contexte funéraire tel qu'on peut le déduire de l'étude de sépultures. Or, la réalité funéraire apparaît depuis quelques années plus complexe qu'on ne l'avait cru.

Il eût été intéressant de thématiser — en les discutant — les différentes réponses que les paléolithiques ont apportées au phénomène de la mort. Le nombre de sépultures est faible et, nous allons le voir, des différences importantes de traitement *post mortem* existent; il est donc raisonnable de penser que tous n'avaient pas droit aux faveurs de l'inhumation et que l'attitude face à la mort était soigneusement codifiée par le groupe social. Les options culturelles dont nous disposons sont en effet multiples. Tout d'abord, l'anthropophagie qui, comme le rappelle Catherine Perlès (1988 : 50–51), *ne relève pas forcément d'un cannibalisme primaire, alimentaire ! Il s'agit souvent de pratiques rituelles, post mortem (nécrophagie) où la consommation de chairs vise à faire survivre les qualités du défunt*. Ensuite, les traces de décarnisation attestées sur des ossements néandertaliens à Krapina en Yougoslavie, à Marillac et à Combe-Grenal en France, et à Engis en Belgique (Le Mort, 1988; 1989). Enfin, l'indice d'un traitement particulier dont a pu faire l'objet la tête ou le crâne — dont l'auteur traite un peu rapidement d'ailleurs en fin de volume (pp. 154–155). A La Ferrassie VI, le corps a été décapité; tête et corps ont été inhumés, mais à des endroits distincts. Mais il arrive aussi que le crâne ait été retrouvé isolé et ait fait l'objet de traitements spécifiques comme au Mont Circé ou au

Mas d'Azil — sites que l'on regrettera de ne pas voir figurer dans la partie documentaire. Enfin, des fragments de crâne ont parfois été sciés et utilisés, comme ce fut le cas pour les huit «coupes» du Placard, et dont il faut rappeler qu'une au moins a servi comme récipient à ocre (Le Mort, 1982 : 28) ou pour les «coupelles» d'Isturitz, dont le traitement et/ou l'utilisation ont été mis en évidence par les traces de façonnage et de gravures (Buisson et Gambier, 1991).

Il reste, bien entendu, que les sépultures constituent l'ensemble le plus significatif des pratiques funéraires au Paléolithique, et Pascale Binant nous en donne une analyse intéressante. En ce qui concerne le nombre d'inhumés, on retiendra que durant le Paléolithique moyen, et sauf La Ferrassie IV, les sépultures sont simples, alors qu'au Paléolithique supérieur, les sépultures doubles, triples ou multiples ne sont pas rares. A l'analyse, on devine pourtant dans cette situation l'expression d'un choix : *l'homme domine, seul dans sa tombe, ainsi que l'enfant. La compagnie n'est pas pour eux, mais plutôt pour les femmes et les adolescents qui se côtoient fréquemment* (p. 50). Cette interprétation doit d'ailleurs être nuancée en fonction de la géographie. Les femmes sont, en effet, toujours accompagnées en Italie, alors qu'elle sont presque systématiquement seules en France.

L'aménagement de la sépulture est également intéressant à étudier. De la fosse incomplète à la sépulture associée à une petite construction en pierre, toutes les variantes existent : à Combe-Capelle, on a creusé à l'endroit du bassin comme pour aplanir le corps; à Laugerie-Basse, le corps a été déposé sous un gros bloc rocheux; à Paglicci, le défunt a été entouré de pierres et de blocs rocheux; enfin, des cas existent (Le Regourdou, Predmost, Kostenki II et Saint-Germain-la-Rivière) où un petit «monument» a été aménagé. La position du ou des défunts, quant à elle, semble indiquer un traitement qui différencie certaines catégories d'individus : les femmes et les enfants semblent souvent avoir été placés en décubitus latéral fléchi, tandis que les hommes ont fréquemment été disposés à plat sur le dos. Cette situation est, du reste, celle que l'on retrouve dans la double sépulture de la grotte des Enfants III où l'adolescent a été placé sur le dos, jambes repliées, tandis que la vieille femme a été placée dans l'espace restant, en décubitus latéral fléchi forcé, face contre terre. Cette position forcée est, d'ailleurs, un des

intérêts de cette sépulture en deux temps; on la retrouve ailleurs (Chancelade, Kostenki XIV...), et elle laisse à penser que certains corps ont dû être attachés avant d'avoir été inhumés.

Cette contrainte à laquelle le cadavre a pu être soumis contraste de façon étonnante avec la richesse des parures ou le luxe d'un revêtement d'hématite pulvérulente dont d'autres corps ont été gratifiés. Et il importe moins, à cet égard, de vouloir démontrer que l'hématite était utilisée pour le recouvrement du cadavre à des fins prophylactiques ou antiseptiques (pp. 130-131) — les éléments manquent dans l'état actuel des choses pour l'affirmer — que de mettre en évidence la manière dont l'homme du Paléolithique a inséré la mort comme problème au sein de sa trame culturelle, de son réseau symbolique (Groenen, 1991).

Au total, les deux ouvrages de l'auteur présentent une synthèse intéressante. Les certitudes acquises sont évidemment minimes; ici, comme souvent en préhistoire, il faut se satisfaire des question, et ce n'est pas le moindre mérite des livres de Pascale Binant que d'avoir permis leur formulation.

Marc GROENEN

Bibliographie

- BUISSON, D. et GAMBIER, D., 1991. Façonnage et gravures sur des os humains d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques). *Bulletin de la Société préhistorique française*, 88 : 172-177.
- GROENEN, M., 1991. Présence de matières colorantes dans l'Europe paléolithique. *Anthropologie et Préhistoire*, 102 : 9-28.
- LE MORT, F., 1982. Actions intentionnelles sur les os humains. *Histoire et archéologie. Les dossiers*, 66 : 28-32.
- LE MORT, F., 1988. Le décharnement du cadavre chez les Néandertaliens : quelques exemples. In : M. OTTE (éd.) : *L'Homme de Néandertal, 5, La pensée*. Erault, Liège : 43-55.
- LE MORT, F., 1989. Traces de décharnement sur les ossements néandertaliens de Combe-Grenal (Dordogne). *Bulletin de la Société préhistorique française*, 86 : 79-87.

MAY, F., 1986. *Les sépultures préhistoriques. Etude critique*. Paris, C.N.R.S. : 264 p., 47 pl., 5 tabl.

A. DUVAL, 1992. *La préhistoire en France. Musées, Ecoles de fouilles; Associations du XIXème siècle à nos jours*. Actes du 114ème congrès national des sociétés savantes (Paris, 3-9 avril 1989). Paris, éd. du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 149 p.

Depuis les cent cinquante ans qu'elle existe, la préhistoire n'a eu que le temps de se faire une place au soleil de la science. Les premiers préhistoriens, trop occupés par le nécessaire traitement des vestiges matériels d'abord, esthétiques ensuite et structurels enfin, n'ont guère eu le loisir de se pencher sur l'histoire de la discipline. Si l'on excepte la thèse annexe de Laming-Empeire (1964), qui présente certes une étude de synthèse, mais ne concerne pour l'essentiel que des précurseurs, les travaux historiographiques sont restés rares et ponctuels. Chose curieuse, l'histoire des sociétés et organisations qui ont tant fait pour une discipline qui avait, en ses débuts, à la fois les oppositions de la science officielle et celles de l'Eglise, n'a pas, jusqu'ici, beaucoup intéressé les chercheurs. A cet égard, la publication dirigée par Alain Duval et consacrée aux *Musées, Ecoles de fouilles et Association du XIXème siècle à nos jours* répare une injustice.

Les trois premières contributions sont consacrées aux sociétés qui ont joué un rôle de premier plan pour l'élaboration et la diffusion des idées en préhistoire. Philippe Soulier retrace les grandes étapes d'une Société préhistorique française qui a essayé, non sans mal, de concilier vie associative, publications et rôle scientifique, et qui s'est attachée progressivement — après avoir été freinée par le sectarisme des débuts — à intégrer les divers courants de la recherche préhistorique. Les modèles, les cadres théoriques n'ont pas, en effet, dans le passé, obtenu l'audience qu'on aurait dû leur accorder, et il faut rappeler les critiques — et la mauvaise foi — auxquelles Breuil dut répondre pour donner sa place à un Aurignacien dont le «clan de Mortillet» ne voulait pas. La Société Préhistorique Française s'est évidemment fait l'écho des idées en vigueur, mais, comme le signale bien Soulier, avec un certain retard : *Le Bulletin de la Société Préhistorique Française serait donc plus un reflet de la recherche qu'un moteur*

PERLES, C., 1988. s.v. «Anthropophagie». In : A. LEROI-GOURHAN (éd.) : *Dictionnaire de la préhistoire*. Paris, P.U.F. : 50-51.

(p. 18). Ces notions de reflet et de moteur, qu'il est d'ailleurs dans la pratique périlleux de vouloir scinder trop catégoriquement, tant il est vrai qu'elles sont dialectiquement liées, concernent directement tous les organes de production scientifique. La recherche doit permettre de renouveler les conceptions, elle doit pouvoir proposer de nouveaux cadres de référence, de nouveaux modèles théoriques, mais elle doit aussi se donner le temps de tester ses modèles et de fabriquer des synthèses, sous peine de verser dans un jeu stérile dont le but serait finalement le seul plaisir de déconstruire et la conséquence de déstabiliser des acquis que rien ne viendrait remplacer.

Or, l'une et l'autre attitude, dans la pratique, sont difficilement conciliables, ne serait-ce que parce que les personnes concernées sont très différentes. A cet égard, la contribution d'André Debénath sur *Le rôle des sociétés savantes dans le développement de la recherche en préhistoire en Poitou-Charentes* est particulièrement intéressante, car elle montre au niveau régional le rôle moteur d'une recherche souvent précoce et très originale par rapport aux idées alors diffusées. Il n'est qu'à rappeler, comme le fait l'auteur, que dès 1834 Jouannet présente au Congrès scientifique de Poitiers le résultat de ses recherches sur la brèche osseuse des Pipelards, qu'Emile Combes tente vers 1872 — l'année même où de Mortillet propose sa classification au Congrès de Bruxelles — un essai de chronologie fondé sur l'évolution de la taille des roches, ou encore que de Longuemar avait attiré l'attention des membres de la Société des Antiquaires de l'Ouest sur la position stratigraphique des objets et sur les rapports des différents objets entre eux dès 1869 !

Ce rôle moteur se retrouve d'ailleurs également à la Société historique et archéologique du Périgord, dont Alain Roussot et Brigitte et Gilles Delluc nous entretiennent. L'abondance des sites que cette région a livrés aux pelles et pioches des pionniers a permis nombre de publications auxquelles on peut toujours se référer. Il est vrai que la vice-présidence de Denis Peyrony de 1945 à 1954 garantissait au Bulletin une qualité scientifique qui a pu faire défaut dans les publications de sociétés plus modestes qui accueillaient les textes d'«enfants du pays», amoureux du patrimoine de

leur région certes, mais collectionneurs et peu rigoureux dans leurs fouilles.

Quoi qu'il en soit, les revues régionales ont sans doute eu un rôle moteur plus prononcé que les «grandes revues», et il serait intéressant, à cet égard, de vérifier la conclusion pour la revue l'Anthropologie, d'autant plus qu'au moment où elle naît — en 1890 — cette revue est déjà dépositaire du triple fonds prestigieux constitué par la Revue d'Ethnographie, la revue d'Anthropologie et les Matériaux pour servir à l'histoire naturelle et primitive de l'homme. Il faut d'ailleurs rappeler l'acceptation tardive de la préhistoire par les autorités scientifiques françaises, et on ne comprend pas la date de 1834 avancée par Debenath. En effet, les Matériaux naissent en 1864 et non pas en 1834 (pp. 19 et 33), et Boucher de Perthes ne s'intéresse pas alors à l'antiquité de l'homme. Avant 1841 — date de la mort de Casimir Picard — Boucher de Perthes conserve l'opinion traditionnelle des «cuvieristes», selon laquelle l'homme fossile n'existe pas (Cohen et Hublin, 1989).

Le rôle moteur est, en revanche, mis en exergue par les «écoles», et les contributions d'André Debenath, François Delpech, Henri Laville et Jean-Philippe Rigaud pour l'école de Bordeaux, de Gilles Gaucher pour les écoles de fouille de Leroi-Gourhan et de Jean-Paul Demoule pour illustrer les apports fondamentaux de Bohumil Soudsky, sont des plus éclairantes à cet égard. L'école de Bordeaux, animée par Malvesin-Fabre dès 1954, puis par Bordes, est restée fidèle à une vocation qui s'est imposée à partir des sciences exactes. L'école de Leroi-Gourhan, en revanche, a souhaité intégrer les principes des sciences humaines. Comme le signalent les auteurs de la contribution consacrée à l'école de Bordeaux, A. Leroi-Gourhan privilégiait le comportement et l'analyse ethnographique, F. Bordes privilégiait la stratigraphie, la typologie et la chronologie (p. 35). Leurs conclusions pour la préhistoire apparaissent donc comme complémentaires, si même leur démarche a pu paraître opposée. Il importe d'ailleurs de remarquer que la préhistoire s'est constamment attachée à respecter les exigences des sciences exactes sans jamais — heureusement ! — abandonner sa vocation de science humaine. La volonté de formaliser la description des structures archéologiques et les traits culturels de B. Soudsky est à cet égard particulièrement remarquable. Bien entendu, le traitement du matériel archéologique appelle des moyens technologi-

ques élaborés qui ne peuvent faire l'économie des apports de la physique, de la chimie et plus récemment des mathématiques. Cet aspect des choses ressort clairement des articles de Jacques Evin sur le G.M.P.C.A., une association qui regroupe et fait connaître tous les archéomètres, et d'Aimé Bocquet sur l'archéologie subaquatique.

Mais la préhistoire n'a pas vécu que de discussions spécialisées. Pour s'imposer comme discipline à part entière, elle a dû solliciter l'attention du public, elle a dû lui rendre accessible les documents qui parlaient de nos origines. Les contributions d'Henri Delporte sur *Le rôle des Musées dans la connaissance de la préhistoire*, et de Michèle Fonton sur *Les muséums d'histoire naturelle et de préhistoire*, montrent bien comment les divers musées ont progressivement ajouté au rôle utilitaire de conservation et d'organisation qu'ils avaient au XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème}, un rôle dynamique comme organe de recherche : *tout musée doit être un lieu d'information et d'éducation ouvert à un public très nombreux, d'autant plus que, dans le cas des musées archéologiques, ils participent à la connaissance et à la sauvegarde du patrimoine national* (p. 65).

Tout autre est la vocation d'associations dont le but est de proposer, essentiellement par le biais de colloques, des études ponctuelles spécialisées qui doivent déboucher sur des synthèses régionales et qui rendent possibles des échanges fructueux entre spécialistes. Les acquis, l'importance et le rayonnement de ces associations ont été brillamment mis en évidence par Daniel Mordant à propos des *Colloques interrégionaux sur le Néolithique*, par Jacques Briard et Claude Mordant sur *La place des sociétés savantes dans les colloques. Commissions, groupes d'études de l'Age du Bronze*, d'Alain Duval pour *L'Association française pour l'étude de l'âge du Fer*, de Gilbert-Robert Delahaye sur *L'Association française d'archéologie mérovingienne* et de Serge Lewuillon sur *Les sociétés savantes et les antiquités nationales : conventions et inventions*. Une dernière communication, enfin, fournie par Noël Coyer, traite de l'émergence du concept de temps préhistoriques. Son intérêt est de reprendre les jalons des premiers temps de la recherche en préhistoire à la lumière du concept d'obstacle épistémologique tel que l'a défini Gaston Bachelard.

Bibliographie

COHEN, C. et HUBLIN, J.-J., 1989. *Boucher de Perthes. 1788-1868. Les origines romantiques de la préhistoire*. Paris, Belin (coll. «Un savant, une époque»), 272 p.

André LEROI-GOURHAN, 1992. *L'art pariétal, langage de la préhistoire*. Collection «L'Homme des origines» dirigée par Marc Groenen. Editions Jérôme Millon, 420 p.

L'acuité du chercheur ne va pas toujours de pair avec la vocation pédagogique. André Leroi-Gourhan pratiqua aussi bien l'une que l'autre. Sa contribution scientifique, particulièrement dans ses méthodes de fouille et la paléontologie s'avéra cruciale, son enseignement pénétrant et bien reçu, accessible à beaucoup. Il fut en cela un novateur, avant que des revues comme *Archeologia* ou *La Recherche* ne viennent répandre une vulgarisation de haut vol dont les esprits curieux se trouvent bien aises.

C'est pourquoi la réédition de ses cours au Collège de France était en principe bienvenue mais il y avait à cela un écueil : je ne pense pas qu'aucun de mes collègues ni moi-même aimerait, vingt ans plus tard, voir resurgir ses premiers séminaires, dont il faudrait après-coup broser les tâtonnements, les ellipses et les manques. Plus que sur la fabrication d'un texte, l'impulsion portait sur l'échange avec un auditoire depuis lors disparu.

Leroi-Gourhan avait sans doute senti cela, en se privant de rééditer lui-même ses leçons. Ou sinon l'a-t-il fait sous une autre forme. Est-il bon de réveiller les fantômes ? Ici, on y gagne un index, ce qui est utile et aussi la présentation générale de Marc Groenen (93 pages), la Partie I, seule originale.

Celle-ci est bien balancée, informative et parfois intrigante. J'aimerais en savoir plus sur cet «esthéticien d'obéissance communiste, Max Raphaël (1889-1952)» qui le premier pressentit une organisation dans les figurations pariétales. Il ne semble être consigné que dans les archives de l'Abbé Breuil, aussi oubliat-on facilement son transit. Puisque le voilà, rendons-lui ce qui lui revient, avoir vu de ses yeux malicieux et compris beaucoup de choses avant d'autres.

C'est évidemment sur l'illustration que s'appuie tout l'énoncé. Comment justifier dès lors qu'il

LAMING-EMPERAIRE, A., 1964. *Origines de l'archéologie préhistorique en France. Des superstitions médiévales à la découverte de l'homme fossile*. Paris, A. et J. Picard, 243 p., 25 pl. N/b.

n'y ait d'indication d'échelle sur aucune des figures ? Une fourmi de dix-huit mètres, ça n'existe pas, le poète l'a dit, mais un bison ? Très peu de ces figures sont d'ailleurs du choix de l'auteur, la plupart ont été réassorties à partir d'ouvrages de seconde main, peut-être redessinées, la fiabilité de l'iconographie n'est donc pas égale partout; passe pour un circuit commercial.

Venons-en aux textes d'André Leroi-Gourhan.

La Partie II (chap. I et II) n'a rien à voir avec l'art pariétal et ne concerne que Pincevent.

La Partie III (chap. I à IV, 75 pages) rassemble quatre communications à la Société préhistorique de France entre 1957 et 1966 où se trouvent déjà stipulés la méthodologie à suivre et l'essentiel des conclusions.

Les Parties IV à XIII (environ 180 pages) reprennent des résumés extraits de l'Annuaire du Collège de France entre 1970 et 1982.

La teneur de l'ensemble se répartit donc sur 25 ans; or, à mon sens, la production la plus claire et la plus synthétique vient tout au début, le reste porte le syndrome du séminaire. Il n'est pas rare qu'on s'aperçoive à posteriori que les premières versions d'une oeuvre créatrice soient aussi les plus consistantes et les mieux pensées.

En même temps le style d'écriture a changé, devenant à la fois plus gourmé et plus heurté, la lecture m'en est assez inconfortable et je dois souvent m'y reprendre à deux fois. Je me demandais en vain pourquoi lorsque je remarquai que toutes les phrases introductrices sont au passé. Ces résumés ont donc été élaborés après-coup comme une sorte de formalité administrative et le résultat est ce qu'on peut attendre d'un assistant ou d'un étudiant zélé à l'aide de quelques notes et d'un dictaphone. Ils seraient donc en partie apocryphes, l'équivalent de ce qu'on appelle en peinture «atelier de...». Ceci s'explique et se justifie par la sournoise progression d'un mal auquel le maître allait succomber quelques années plus tard.

Voyons maintenant le contenu. Dans ses réflexions de méthode (p. 189, Partie III, chap. IV,

1966) l'auteur stipule son programme «Au moment présent, cinq points me paraissent prêter un flanc insuffisamment défendu : le système chronologique, la théorie des signes, l'association des animaux, le sens de la caverne, le contenu métaphysique des figures».

Lorsque je me transporte à la fin du livre, je constate que le premier point, tout capital qu'il est, reste inchangé; les quatre autres, surtout l'association des animaux et la comparaison des signes deviennent plus fouillés et chargés d'exemples.

Pour simplifier (bien que l'auteur émette de subtiles réserves de circonstance) l'art pariétal en Europe est perçu comme un bloc de 20.000 ans au sein duquel les références de temps sont plus que sommaires, un flou apparemment voulu. Certes les datations sont rares et le plus souvent imprécises mais l'artifice est quand même un peu gros. Sur un autre continent, il est patent que l'art pariétal africain, pourtant moins long dans le temps, est fait d'interventions distinctes et non apparentées (un titre «L'art pariétal européen» eût mieux convenu).

On peut regretter qu'un des très rares ensembles réellement homogènes et datés n'ait pas été considéré, celui de Gönnersdorf (une seule mention); il ne s'agit pas là d'art pariétal mais quand même rupestre, sur roche mobilière. Rouffignac pourtant monumental, est à peine approché; y aurait-il à son endroit quelque chose qui cloche ?

Tant qu'à faire, pourquoi ne pas aborder les cavités souterraines tout comme les cryptes romanes; de celles-ci on n'imagine plus guère aujourd'hui quelles furent les fonctions parmi la gent errante des pèlerins. On n'y entrait pas, on n'y tournait pas n'importe comment, ainsi que nous le faisons aujourd'hui en curieux; il fallait tenir ses coordonnées, reconnaître dans l'illustration des symboles les repères d'un voyage initiatique, depuis le monde des vivants vers celui des morts puis la résurrection.

Peu de ces symboles subsistent dans les cryptes elles-mêmes mais on les trouve répétés ou

comme annoncés dans les chapiteaux, les tympans et les voussures. Leur variété est déroutante : il en est de chrétiens bien sûr mais non pas exclusifs, beaucoup viennent du monde païen, des ibère, celte, wisigoth, étrusque, grec et de plus loin encore, babylonien, égyptien de haute époque, animaux africains et chimères. On peut dans cette comparaison parler d'un syncrétisme de trois ou quatre millénaires rassemblé sur deux siècles, en somme un temps bien court au regard de l'étalement des origines.

Ces réflexions ne sont pas bien neuves et si elles paraissent ici naïves et hors de propos, prenons les comme une petite récréation après un dur labeur. Et en voici une autre. André Leroi-Gourhan, que j'ai connu à diverses reprises, me rappelle involontairement un autre savant de prestige, à qui je dois beaucoup, en biologie cette fois, c'est Paul Brien.

Lui aussi possédait cette allure de la synthèse, du verbe talentueux, valorisant adroitement les connaissances de son temps et suscitant par là le rebond de jeunes disciples. Pourtant il était loin du compte. Bien avant lui la biologie avait rencontré la génétique, que certains pensaient un peu marginale puis vinrent très rapidement les enzymes, l'ADN-ARN, le décodage des protéines, le fichage des mitochondries... tout le nouveau monde de la biologie moléculaire.

Qu'arrivera-t-il un jour en préhistoire qui soit aussi bouleversant ? On enregistre déjà une dizaine de techniques de datation différentes, la tracéologie, la pétrographie des matériaux... mais le mouvement est comparativement bien lent. Quelque intelligence artificielle viendra-t-elle dans le futur répartir en groupes distincts les tracés rudimentaires de l'art ? Bien possible, un dos de cheval n'est certes pas chose quelconque, non plus celui d'une femme même acéphale.

Jean de HEINZELIN